

« Créer des personnages féminins forts n'est pas politique : c'est fidèle à la réalité ! »

Chimamanda Ngozi Adichie, l'auteure nigériane, une icône du féminisme, revient sur le mouvement #MeToo. Elle plaide pour un féminisme porté aussi par les hommes.

Elle est devenue, à son corps défendant, une sorte de nouvelle icône féministe à travers le monde. Chimamanda Ngozi Adichie, auteure nigériane vivant entre Lagos et Washington, est d'abord une romancière saluée par la critique dès la publication de son premier roman, *L'Hibiscus pourpre*, en 2003. Mais ses conférences et son « manifeste féministe » ont aussi fait d'elle une des figures de proue d'un nouveau féminisme. En 2012, la conférence TEDx qu'elle a animée, intitulée « We should all be feminists » (« Nous devrions tous être féministes ») a connu un retentissement totalement inattendu... au point que la star Beyoncé place des extraits de son intervention sur son titre « Flawless ». Dont la définition qu'elle cite, reprise du dictionnaire dans lequel la jeune Nigériane s'était plongée lorsque son ami d'enfance l'avait traitée de « féministe »... alors qu'elle ignorait encore le sens de ce mot : « *Féministe : une personne qui croit à l'égalité sociale, politique et économique entre les sexes* ».

Quatre mois après le début de l'affaire Weinstein, pensez-vous que quelque chose est réellement en train de se passer, de changer ?

Je pense que quelque chose se passe, oui... Mais j'ai quand même l'inquiétude que ça ne dure pas aussi longtemps qu'on le voudrait. Il y a cependant une chose qui a déjà changé : aujourd'hui, les femmes peuvent enfin raconter ce qui leur est arrivé. Évidemment, toutes ces choses arrivaient déjà, mais les femmes n'osaient pas en parler parce qu'on ne les

aurait pas crues et qu'il n'y aurait pas eu de conséquences pour les auteurs de ces actes. Le mouvement #MeToo est merveilleux et je le soutiens entièrement. Mais je pense surtout qu'on doit faire beaucoup plus que cela. C'est trop facile de dire que les hommes ont désormais conscience de ce qu'ils font. Parce qu'en réalité, s'ils font cela, c'est parce qu'ils ont été élevés dans un monde où ils pensent que ce qu'ils font est acceptable. Ce dont nous avons besoin, c'est d'une campagne massive d'éducation pour dire ce qui n'est pas correct et pourquoi ça ne l'est pas.

Pourquoi ne pas publier une version de votre « manifeste pour une éducation féministe » pour les garçons ?

En réalité, je suis en train d'y penser ! Je pense profondément que le féminisme doit être porté par les femmes et les hommes. Vous pouvez apprendre aux filles à être aussi indépendantes et aussi confiantes que vous le voulez – et c'est très important –, elles auront toujours à partager le monde avec des hommes qui ne les voient pas comme leurs égales.

Quel serait le premier enseignement aux petits garçons ?

Ma recommandation numéro 1 serait de laisser les petits garçons être vulnérables. Les adultes ont tendance à être protecteurs avec les petites filles mais attendent des petits garçons d'être forts. On commence très tôt à ne pas donner aux garçons le langage des émotions. Cela aboutit à des hommes émotionnellement immatures. C'est une chose terrible de dire aux petits garçons que les garçons ne pleurent pas. Les autoriser à exprimer leurs émotions les rend humains. Et ça les

éloigne d'autres formes d'expression qui pourraient prendre la forme de la violence.

Vous vous êtes définie comme une féministe africaine « heureuse ». Vous usez de l'humour dans vos conférences. Pensez-vous que les féministes devraient être plus drôles, souriantes, pour avoir plus d'impact ?

Je réagis de cette façon parce que c'est ma personnalité. M'affirmer féministe heureuse était surtout une blague pour répondre aux gens qui pensent que les féministes sont toujours énervées. Je rêve d'un monde où les femmes auraient une vie meilleure, une vie où elles jouiraient de l'égalité complète, et de l'accès à tout. La question est : quelle est la meilleure manière de faire advenir ce changement ? Pour convaincre les gens, je pense que

« On ne donne pas aux petits garçons le langage des émotions. Laissons-les être vulnérables ! »

l'humour peut aider. En tout cas, je suis presque certaine que certaines choses n'aident pas : faire sentir aux gens que vous les blâmez, ça ne marche jamais. Les hommes, particulièrement

sur la question du féminisme, sont très vite sur la défensive car ils ont l'impression que vous les attaquez personnellement. Il est essentiel de leur faire comprendre qu'un monde plus égalitaire est bénéfique pour les femmes et les hommes !

L'affaire Weinstein a aussi révélé que cette image négative des féministes reste vivace et que les résistances demeurent...

Je veux quand même préciser que je suis évidemment en colère ! Je suis en colère par rapport à toutes les injustices d'ailleurs, et nous devrions tous être en colère. Mais la colère n'est pas la seule chose que je suis. Les personnes qui n'aiment pas les féministes nous réduisent à ce trait unique. A l'inverse, certaines personnes parlent d'un féminisme qui deviendrait cool, mainstream. Mais le féminisme n'a pas à être cool ! Il y a encore énormément d'hostilité, de retours en arrière, de ripostes, même venant de personnes qui se disent féministes. Il est sidérant de voir avec quelle rapidité des gens se sont mis à combattre les témoignages des femmes. En glissant, par exemple, que les femmes qui racontent leur agression cherchent juste à attirer l'attention ! Mais qui voudrait obtenir de l'attention parce qu'elle a été violée, franchement ?

Vous êtes avant tout une auteure de fiction. Aujourd'hui, on commence à critiquer des héros de fiction, comme James Bond, pour leur machisme...

Je pense qu'on peut pointer certaines choses, comme le sexisme, sans pour autant censurer la littérature ou l'art. Je crois profondément dans la liberté artistique et créatrice. Mais lorsqu'on écrit, on doit être ouvert aux critiques. Ce que je ne supporte pas, par contre, c'est l'idée selon laquelle nous devrions « blanchir » le monde. La réalité de ce monde est qu'il est encore rempli de machos ! Et la littérature doit raconter ce monde-là aussi.

Vous êtes pourtant aussi devenue une icône féministe à travers vos personnages, qui sont souvent des femmes très fortes...

Je ne pense pas à mes personnages de cette façon, j'ai envie de raconter les histoires qui me plaisent et qui m'intéressent. Créer des personnages féminins forts n'est pas un acte politique, cela m'apparaît juste fidèle à la réalité. Je vois, autour de moi, que beaucoup de femmes sont fortes. C'est assez ordinaire en fait !

Sur cette question de « modèles », vous racontiez avec humour, dans une autre conférence en 2009 (« Le danger d'une histoire unique ») que quand, petite, vous avez commencé à écrire des histoires, vous créiez des personnages jouant dans la neige, mangeant des pommes et parlant du mauvais temps. Alors que vous grandissiez au Nigeria ! Mais vous lisiez des romans anglais. Cela vous semble important aujourd'hui d'offrir d'autres visions, d'autres modèles, y compris pour les lecteurs blancs ?

C'est capital. J'ai une petite fille de deux ans. Il y a peu, j'ai demandé des livres pour enfants avec des personnages noirs dans une librairie. La librairie m'a répondu « oh oui, je comprends que ça soit très important pour vous ». Elle était blanche. J'ai

pensé : en réalité, cela devrait aussi être important pour vous ! Lire des livres aux enfants avec des personnages de différentes couleurs de peau ne devrait pas être quelque chose que seuls les parents noirs font. Parce qu'à travers ces livres, on apprend aux enfants à comprendre le monde. Ce n'est pas un service qu'on rend à nos enfants de les faire grandir en pensant que tout le monde est blanc. Parce que ce n'est pas le cas !

Comme les enfants noirs sont habitués à s'identifier à des héros blancs, les femmes sont habituées à s'identifier à des héros masculins. Alors que l'inverse n'est pas vrai.

J'aimerais contribuer à changer cela, car cela me pose vraiment un problème. C'est aussi lié à ce qu'on lit. En général, les femmes lisent des hommes (et des femmes) mais les hommes ne lisent pas les femmes. C'est un vrai problème et c'est très étrange d'ailleurs de faire des choix de lecture parmi des auteurs qui ne représentent qu'une moitié du monde. J'ai des lecteurs masculins, mais je sais qu'une proportion plus large de mon lectorat est féminine. Parce que, globalement, les femmes lisent plus que les hommes. Et c'est aussi, en soi, un problème. Je crois profondément dans le pouvoir des histoires. Cela change notre façon de voir le monde. Sur des sujets comme le genre, le racisme, les classes sociales, la littérature aide les gens à être émotionnellement connectés. Vous pouvez lire des articles, des statistiques, mais vous ne ressentez pas les choses. Lire une histoire sur tel ou tel sujet me force à me confronter à ma propre humanité, à imaginer à quoi ressemble la vie de l'autre. Et m'encourage à agir autrement. ■

**Propos recueillis par
ELODIE BLOGIE**

Chimamanda Ngozi Adichie

Née en 1977 au Nigeria dans une famille de l'ethnie igbo, Chimamanda Ngozi Adichie poursuit des études de médecine à l'Université du Nigeria avant de rejoindre la Drexel University de Philadelphie pour étudier la communication et les sciences politiques. Elle publiera un premier roman en 2003, « L'hibiscus pourpre ». Suivront « L'autre moitié du soleil » qui se déroule durant la guerre du Biafra, le recueil de nouvelles « Autour de ton cou » et « Americanah ». Mais ce sont ses conférences et son « manifeste féministe » qui ont aussi fait d'elle une des figures de proue d'un nouveau féminisme.